

DE LA ROUTE OBSCURE À LA VOIE LUMINEUSE

En cheminant avec des écrivains de notre temps.

La Route obscure est le titre d'un petit livre paru en 1930, dans lequel Marcel Arland a recueilli ses premières pages, écrites vers la vingtième année, dans le désarroi et la solitude, alors qu'il avait perdu la foi.

C'est aussi la route, non éclairée par le Ciel, où tâtonnent la plupart de nos contemporains.

*

Un problème, qui n'est pas nouveau mais qui revêt à notre époque une acuité particulière, préoccupe les penseurs et les écrivains : celui de l'individu, de l'homme, de la condition humaine dans le monde moderne entièrement transformé, et presque sans référence avec le passé.

On ne peut ouvrir un livre, une revue ou un journal littéraire, sans apprendre que « l'homme est remis en question, de fond en comble » ; « l'individu est menacé » ; « nous traversons une crise de civilisation » ; « la question du salut de l'homme se pose à l'angoisse de tous ». Une littérature de salut est née, qui se propose de sauver l'homme, de lui trouver une clef de vie. Cette littérature abondante occupe peut-être une place disproportionnée, due sans doute à des échauffements de professionnels. Le problème n'en existe pas moins. Il faut le ramener à ses données exactes. Qu'est-il donc arrivé à l'homme ? De quoi faut-il le sauver ?

L'homme moderne est devenu l'esclave de la technique et de la machine, fruits d'une science de la matière qui pousse de plus en plus loin ses investigations et ses applications. Il est victime aussi de la dictature totalitaire, dérivée d'idéologies matérialistes.

L'homme moderne est de plus en plus maître du monde matériel qu'il fait proliférer, mais de moins en moins maître de lui-même, parce que le monde qu'il a développé le réduit au rôle de fonction. Si bien qu'à force de forger des instruments qui, en principe, devraient le libérer de beaucoup de servitudes, il perd totalement la liberté.

Nous vivons à l'ère de l'expérience, nourrie de l'idée monstrueuse que tout est possible. La technique est inhumaine, elle instaure la prééminence du rendement, elle met au rebut tout individu devenu inutilisable et qui n'est plus rien du moment où il ne sert plus à rien.

À la honte de notre époque, des masses d'êtres humains, asservis comme ne le furent pas les esclaves antiques, vivent dans de vastes organisations qui dépassent en raffinement et en ampleur ce que l'homme s'est imaginé jusqu'alors pour représenter l'enfer. Le pire est que ces camps sont établis sous la bannière de la liberté, de même que de grands massacres sont perpétrés d'après des idéologies qui prétendent reposer sur l'amour de l'humanité. Et de plus en plus les individus apparemment libres sont considérés comme des pions interchangeables, des « échantillons ». La personnalité humaine, sacrée pour le chrétien, n'a plus droit au moindre respect.

À l'encontre du Bon Pasteur à la recherche qui délaisse son troupeau pour courir à la recherche d'une seule brebis égarée, la science moderne, qui s'est fait une « morale de la raison », n'hésite pas à sacrifier les individus lorsqu'il s'agit d'expérimenter une découverte qui doit, paraît-il, accroître le bien-être de l'humanité. Cette morale de la raison, qui ne connaît que « le plus grand bien pour le plus grand

nombre ¹ », est celle d'une civilisation à rebours, d'une civilisation de faux progrès, où la notion de quantité supplante celle de qualité.

Autre atteinte indirecte à la personne humaine : en vue d'attirer les lecteurs et de donner un appât à leur curiosité, les moyens d'information comme la presse, la radio, le cinéma, ne respectent plus la vie privée des individus et flattent les instincts les moins relevés du public. La discrétion et la pudeur n'existent plus.

Cédant aux plaisirs, au confort, à la vitesse, aux sollicitations tapageuses qui le distraient de lui-même, ou bien au bourrage de crâne idéologique ou publicitaire qui tue en lui l'esprit critique, l'homme moderne se fuit, il fuit la vie intérieure où pourtant résident les seules valeurs.

Bergson demandait un supplément d'âme pour le corps démesurément grossi par les pouvoirs que lui apportent les machines. Au lieu de cet accroissement, l'homme a perdu son âme ; on a tué en lui l'être sacré qui est à l'image de Dieu. De plus en plus retenu par cette terre, il n'a plus d'attache avec le divin.

On peut donc bien parler de route obscure pour désigner la voie dans laquelle se trouvent engagés tous ceux qu'entraîne le courant du monde moderne.

*

Quelles solutions nous proposent les écrivains hantés par ce fameux problème de l'homme et dont les ouvrages devraient nous guider ?

Nous mettons à part la littérature de divertissement et celle, d'esthètes, qui n'a pas d'autre fin qu'elle-même.

Il y a aussi celle des théoriciens, des apologistes ou des témoins complaisants du dérèglement actuel.

¹ W. Weidlé : *L'homme échantillon*, N.R.F., avril 1953.

L'*existentialisme* est l'école littéraire qui a fait le plus de tapage ces dernières années et qui a marqué les mœurs d'une partie de la jeune génération. Pour Jean-Paul Sartre, « pape de l'existentialisme », le monde est absurde, et il est impossible de sortir de cette absurdité. La nausée est l'état naturel de celui qui s'en rend compte. Pourtant Sartre demande à ses adeptes de ne pas se laisser agir, mais de réagir ; il exige d'eux un choix, mais sans l'aide d'aucun critère moral qui puisse les guider, et leurs actes ne prennent une valeur et une réalité que sous le regard des autres et suivant les circonstances.

On ne saurait imaginer une situation plus invraisemblable, et la conséquence n'en peut être que le pessimisme, et la révolte contre le fait même d'exister. Mais Sartre n'est pas aussi désespéré que sa philosophie ni que ses héros. Thierry Maulnier l'a bien jugé en disant qu'« il vit en parasite de la désagrégation de l'homme moderne et qu'il précipite cette désagrégation ».

C'est la révolte aussi que proposaient les *surréalistes*, jugeant avec André Breton « inacceptables les conditions de toute existence ici-bas ». Ils proclamaient la libération totale de l'homme, la rénovation complète de la condition humaine... jusqu'au moment où la plupart d'entre eux, Aragon en tête, se laissèrent embrigader par un parti qui n'admet aucune liberté individuelle, mais exige l'obéissance la plus servile à des mots d'ordre qui, suivant les circonstances économiques, peuvent varier brusquement et se contredire radicalement.

On a qualifié de luciférienne cette littérature de révolte. Animée d'un immense orgueil, elle ne cherche pas simplement à sauver l'homme ; elle lance un défi à Dieu, prétendant réussir là où Dieu est accusé d'avoir échoué. Mieux encore, puisque Dieu est mort, c'est l'homme lui-même qui est Dieu.

R.-M. Albérès, dans sa *Révolte des écrivains d'aujourd'hui*, compare à Prométhée les écrivains animés de cette audace : « L'aventure d'homme devient alors celle

de Prométhée, lorsque chaque homme doit voler son étincelle au lieu de se chauffer au feu commun » et, pour cette conquête, il se pose en rival de Dieu.

Parlant d'un nouveau poète révolté (Maurice Blanchard), un écrivain disait récemment que la révolte et le désespoir « sont justement les fruits amers de la condition d'homme, s'il n'est pas idiot ou privilégié ² ». Par idiot nous entendons celui que ne préoccupe aucun problème philosophique ou qui ne se rend pas compte. Quant au privilégié, chacun peut deviner de quel secours il bénéficie.

S'enfoncer dans le désespoir ou se révolter d'une façon littéraire n'avance pas plus que de se battre contre des moulins à vent.

Il y a, dans cet homme menacé, d'autres ressources sur lesquelles des écrivains sérieux comme Malraux, Camus, Saint-Exupéry entre autres, s'appuient pour élaborer, disent-ils, un nouvel humanisme.

*

André Malraux a voulu « tenter de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux ». Ce qu'il y a de meilleur en eux, c'est la force de leur personnalité, leur volonté, leur refus de céder à la fatalité.

L'influence et le rayonnement de Malraux viennent de ce qu'il est non seulement un écrivain, mais aussi un militant, un homme d'action guerrière ou politique. Gaétan Picon dit qu'« il élabore une œuvre positive et exaltante, lucide et victorieuse ³ ». Il dit aussi qu'« à l'origine de chacun des livres de Malraux il y a un compte réglé avec la vie... tout entière l'œuvre est écrite à la première personne... » et que « devant cette œuvre, dont la beauté est

² André Pieyre de Mandiargues, N.R.F., mars 1953.

³ *Malraux par lui-même* (Collection : Écrivains de toujours). Éditions du Seuil.

hors de doute, on songe à quelques grands livres de choses vues ou de choses vécues ».

Voilà qui est engageant. Avec l'expérience pour base, une telle œuvre doit être salutaire. Or, que nous apprennent par leur exemple ses héros, qui ne sont qu'une projection de lui-même ? Sans nier leur courage ni leur volonté, nous les voyons agir « désespérément », pour oublier leur misérable condition humaine, pour se fuir. Leur moyen d'évasion, c'est « l'aventure » pour elle-même. Il s'agit de « se lier à une grande action quelconque ». Combien nous sommes loin du dévouement à une cause juste, en laquelle on a foi ! La grande action n'a pas pour but un idéal (Malraux dit qu'il n'en existe pas sans mensonge) ; c'est un moyen quelconque de se réaliser hors du moi.

La Condition Humaine (titre d'un de ses récits) est-elle donc si désespérée, si inacceptable ? On pourrait le croire. D'après Malraux, « la conscience de la vie ne peut être qu'angoisse » ; l'homme est seul parmi la création ; « il y a entre chacun de nous et la vie universelle une sorte de crevasse ». Le plus terrible, ce qui supprime tout espoir, c'est que la mort est une fin sans appel. « La tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut être compensé ;... la mort est irrémédiable. »

Parlant de cette énergie sans objet à laquelle ont recours Malraux et ses personnages, Gaétan Picon dit : « Il semble que Malraux ait toujours été à la recherche d'une plénitude d'être qu'il ne veut recevoir que de l'action, mais que l'action ne peut lui apporter. » À quoi Malraux répond : « ...En effet. Mais peut-être apporte-t-elle, lorsqu'elle est achevée (pas seulement à moi), la monnaie de ce sentiment. »

La monnaie seulement... C'en est une autre, la *Monnaie de l'absolu*, que Malraux est allé chercher dans l'art.

Il y a donc, hors de l'homme, un absolu, un monde spirituel et divin et, dans l'homme, une âme qui peut y participer ? Malraux refuse cette idée. Ayant repoussé la solution chrétienne, il fait dire à l'un de ses personnages : « Que faire d'une âme, s'il n'y a ni Dieu ni Christ ? »

Pourtant, il ne se libère pas si facilement de l'influence chrétienne. « Notre première faiblesse vient de la nécessité où nous sommes de prendre connaissance du monde grâce à une « grille » chrétienne, nous qui ne sommes plus chrétiens. » Parlant de la foi que propose la Croix, il reconnaît qu'« elle est amour, et l'apaisement est en elle », mais pour ajouter aussitôt : « Je ne l'accepterai jamais. »

Ainsi Malraux donne lui-même la raison pour laquelle il ne pourra pas éclairer notre route.

À quoi sert tant de courage de la part des héros de ses romans, si ce courage est sans objet, à quoi sert une vue si magistrale sur le domaine artistique, si une telle lucidité aboutit à faire de l'art, pour l'homme sans foi, un moyen aussi désespéré que l'action pour tenter de se dépasser et de vaincre son destin ?

*

« Nous sommes dans le nihilisme. Peut-on sortir du nihilisme ? C'est la question qu'on nous inflige. Mais nous n'en sortirons pas en faisant mine d'ignorer le mal de l'époque ou en décidant de le nier. Le seul espoir est de le nommer, au contraire, et d'en faire l'inventaire pour trouver la guérison au bout de la maladie. »

« Le propos de cet essai est, une fois de plus, d'accepter la réalité du moment, qui est le crime logique, et d'en examiner précisément les justifications. Ceci est un effort pour comprendre mon temps. »

Ces deux citations empruntées, l'une au programme de la collection *Espoir*, qu'il dirige, l'autre à l'introduction de

L'Homme révolté, montrent la position d'Albert Camus en face de l'état de choses actuel.

Dans un de ses récits, la *Peste* symbolise un fléau quelconque dont peut souffrir une société moderne : épidémie, guerre, occupation par l'ennemi, perte de la liberté et séparation du reste de l'humanité.

Comment les personnages du livre vont-ils réagir ? Auront-ils recours à l'héroïsme courageux et passionné, à l'élan spontané du sacrifice ? Non pas. Camus entend ne donner à l'héroïsme qu'une place secondaire, « juste après, mais jamais avant l'exigence généreuse du bonheur ». La seule façon de lutter contre la Peste, Camus la nomme : l'honnêteté. Elle consiste à ne pas se mettre du côté du mal, mais à le comprendre, essayer de s'en préserver ou d'y résister, et d'en préserver ou guérir les autres. Malgré les risques de contagion qu'on peut courir dans ce dernier cas, il s'agit seulement d'une attitude de défense, donc négative. Et si le bonheur consiste à échapper à la Peste, l'auteur ne nous dit pas comment reconquérir la liberté ni ce qu'on en fera.

La dignité humaine, la liberté, il n'est pas question d'en voir l'origine dans un principe divin. Camus ne veut connaître que l'humanité et la solidarité humaine. Lorsqu'il présentait sa pièce *Caligula*, remarquable tragédie du pouvoir absolu, il disait de son héros : « Si sa vérité est de nier les dieux, son erreur est de nier les hommes... On ne peut être libre contre les autres hommes. »

La révolte peut être la plus tragique des erreurs, comme celle de Caligula. Elle est cependant la seule réponse que l'homme puisse opposer à l'absurde lorsqu'il ne veut plus supporter l'humiliation : c'est, alors, une affirmation légitime.

Dans *L'Homme révolté*, Camus étudie les motifs de la révolte, ses divers aspects et ses manifestations à travers l'histoire. Au terme de ce long essai, très documenté, mais

souvent confus, nous cherchons vainement une solution constructive. Camus dit bien : « Au bout de ces ténèbres, une lumière pourtant est inévitable que nous devinons déjà et dont nous avons seulement à lutter pour qu'elle soit. Par delà le nihilisme, nous tous, parmi les ruines, préparons une renaissance. Mais peu le savent. »

En quoi consiste cette renaissance ? D'où viendra cette lumière ? Nous ne le voyons pas clairement.

N'ayant pas la foi, Camus ne peut recourir au christianisme, mais pas davantage au matérialisme contemporain, car celui-ci ne justifie pas le meurtre historique sinon dans l'avenir, ce qui demande encore la foi. Il repousse aussi la solution de Prométhée, la déification de l'homme et l'orgueil du blasphème.

La seule solution semble être alors – avec le respect de la justice et de la liberté d'autrui – une sorte de fraternité toute terrestre, le partage des luttes et le destin commun avec les autres hommes. De sorte qu'au terme de ce livre, qu'on supposait écrit pour défendre la révolte, c'est l'acceptation que Camus conseille.

« On comprend alors que la révolte ne peut se passer d'un étrange amour. Ceux qui ne trouvent de repos ni en Dieu ni en l'histoire se condamnent à vivre pour ceux qui, comme eux, ne peuvent pas vivre : les humiliés. »

C'est là un beau sentiment ; et, contrairement à Malraux et à ses héros désespérés, Camus nous propose l'Espoir. On regrettera cependant que ce message soit si imprécis et si peu convaincant.

*

Antoine de Saint-Exupéry fut un homme d'action autant qu'un écrivain. Il a donné l'exemple des plus nobles sentiments alors qu'aviateur civil il frayait de nouvelles voies au-dessus des océans et des déserts, où il faillit

trouver la mort, puis comme pilote de guerre, où il la rencontra.

Les héros de ses livres sont, comme ceux de Malraux, à peine romancés, et, comme eux, ils font preuve d'énergie, de dévouement, de sacrifice, mais ce n'est plus, cette fois, pour se fuir dans l'action. Ce sont tout simplement des hommes dignes de ce nom et qui pratiquent des vertus traditionnelles dont ils connaissent la valeur.

Saint-Exupéry se défendait d'être écrivain. Tous les récits publiés de son vivant sont le fruit de son expérience d'aviateur. Ils contiennent, cependant, de nombreuses réflexions morales, qui en ralentissent le cours. Mais c'est dans son gros ouvrage posthume, *Citadelle*, véritable « somme », malheureusement inachevée, qu'il a construit, sous forme de vastes paraboles et de sentences, son « Royaume de Dieu ». Sa citadelle, imaginée au milieu d'un désert, hors de notre monde de machines et d'argent, Saint-Exupéry dit qu'il veut la voir installée dans le cœur de l'homme.

Dans cette ville fabuleuse règnent les plus hautes vertus humaines : une vaste charité, un bonheur acquis par le sacrifice, la présence de forces spirituelles. Le Roi qui la gouverne n'existe lui-même qu'en fonction de Dieu, sans qui l'univers n'a pas de sens.

Voici enfin retrouvée la notion de Dieu, absente chez tous les écrivains dont nous avons parlé jusqu'ici. Mais ce Dieu est distant et silencieux. Lorsque le Roi lui demande d'apparaître, il ne le fait que sous l'aspect d'un « bloc pesant de granit noir ». Car « la marque de la divinité..., c'est le silence même » et « je devinais que la grandeur de la prière réside d'abord en ce qu'il n'y est point répondu ». C'est, en effet, une grandeur de plus pour l'homme que cette foi dans la solitude ; mais combien d'hommes en sont-ils capables ?

Les *Carnets* de Saint-Exupéry, qu'on vient de publier, montrent que, pour lui, cette position n'était pas de tout repos. On y lit, en effet, parmi d'autres notes du même ton :

« Difficulté de la morale de l'homme seul. S'il est seul, il n'y a plus de référence. Rôle de Dieu et du prochain qui juge. »

Convaincu de la nécessité de Dieu, il a été attiré par le christianisme. On l'en voit repoussé par la conception étroite d'un homme d'église. Une foi peut-être trop jeune, la conception abstraite et trop intellectuelle de Dieu, et non pas le contact avec Lui par l'intermédiaire du Christ, en un mot le manque d'ensemencement par la grâce de son âme probe et scrupuleuse ne lui ont pas permis de sauter au-delà des obstacles de la raison ou des barrières inventées par les églises et de recevoir la vraie lumière qui aurait tout éclairé en lui.

La mort, qui a interrompu son œuvre, ne nous a pas permis non plus de connaître jusqu'où aurait abouti son évolution spirituelle.

*

Tous ces écrivains nous ont fait cheminer sur une route plus ou moins obscure, depuis ceux qui, volontairement, se complaisent dans la nuit jusqu'à ceux qui, de bonne foi, ont cherché la lumière là où ils ne pouvaient l'atteindre.

Un des meilleurs critiques de notre temps, André Rousseaux, nous en donne la raison lorsqu'il écrit, à la fin d'une chronique du *Figaro littéraire* :

« Le grand vide dont notre monde s'affole de le sentir se creuser en lui, ce vide, avant la crise qui secoue notre civilisation, était occupé par une place : *celle du Christ*. L'Incarnation règle, si l'on peut dire, les rapports entre Dieu et l'homme, de telle sorte que le monde est justifié et sauvé. Le mot fameux de Nietzsche sur la mort de Dieu est répété aujourd'hui à satiété pour traduire la situation de l'homme qui entreprend de se passer de Dieu afin de faire face à son destin. Il me semble qu'on serrerait de plus près une vérité redoutable si l'on disait qu'une crise *de l'Incarnation* a jeté l'homme vers cette ambition éperdue de

reconquérir le divin, dont sa nature avait reçu le don gracieux et réel. »

Le vide immense creusé par l'absence du Christ, telle est la clef du drame de notre époque.

C'est, en effet, un humanisme non chrétien que nous proposent la plupart des écrivains, et ils veulent résoudre le problème de la condition humaine avec le seul secours de l'*Intelligence* considérée comme la faculté suprême, alors qu'elle n'est qu'un instrument imparfait.

Cela explique pourquoi nous sommes déçus par la lecture de leurs œuvres, qui deviennent vite fastidieuses parce qu'elles n'atteignent pas le fond du problème et veulent atteindre par le raisonnement des vérités transcendantes, et pourquoi c'est en vain que nous cherchons en ces œuvres une réponse claire, une lumière, même chez un Malraux, un Camus, un Saint-Exupéry, dont la probité intellectuelle est confirmée par l'« honnêteté » de leur conduite.

Une autre intellectuelle, Simone Weil, est partie à la recherche avec les mêmes atouts qu'eux : l'intelligence la plus pénétrante et la démarche de pensée la plus rigoureuse, mais elle y ajoute le cœur et la charité, et elle gagne. Elle valorise sa demande par ses actes, et elle a l'originalité de vivre selon son concept jusque dans ses applications les plus extrêmes. Assoiffée de vérité, elle s'est jetée sans réserve à sa recherche, et la vérité est venue à elle. À son double effort de travail intellectuel et surtout de vertu active, le Seigneur a répondu.

Issue d'une famille riche et possédant un abondant bagage de connaissances, elle ne veut bénéficier dans la vie que des maigres avantages matériels laissés aux plus déshérités. Elle pousse la charité jusqu'à tout donner. Ainsi, lorsqu'elle s'intéresse à la question sociale, ce n'est pas une simple curiosité, mais une véritable compassion qui l'entraîne vers la misère humaine. Elle décide de pâtre avec les travailleurs les plus asservis : ceux qui servent la

machine, les manœuvres des grandes usines modernes. Elle renonce à son poste de professeur, elle partage leur sort, elle connaît la souffrance dans son corps trop faible et dans son âme trop sensible pour une telle condition.

Alors, Celui qui a consenti au plus grand abaissement et à la pire souffrance, le pauvre par excellence, le Christ, se révèle brusquement à elle. « Un jour, dit-elle, Dieu vient se montrer lui-même à elle et lui révéler la beauté du monde, comme ce fut le cas pour Job. »

Cette intervention foudroyante de Dieu, la certitude qu'on peut Le trouver plutôt dans le malheur que dans une vie comblée, c'est le plus grand espoir que puissent imaginer tous ceux qui souffrent et tous ceux qui peinent dans la nuit.

L'œuvre de Simone Weil n'est pas achevée ; elle soulève plus de questions qu'elle n'en résout, mais elle les pose de telle façon que, pendant longtemps, elle suscitera des commentaires et des réponses, parmi les intellectuels surtout, et qu'au lieu de nous laisser dans une impasse, elle ouvre la voie lumineuse de la grâce, celle où tout peut être résolu, où les contradictions disparaissent ; elle crée en nous ce « vide du monde dans lequel la grâce se précipite ».

*

En comparaison de cette œuvre, souvent fragmentaire, celle de Sédar est achevée, ordonnée et d'une sérénité absente chez Simone Weil, en qui survit l'inquiétude de sa race. Mais tous deux ont ce point commun d'être des guides parce qu'ils furent de grands serviteurs. Le feu qui embrase leur cœur et dont ils nous renvoient les rayons, le Maître unique et multiforme qu'ils servent et nous engagent à suivre étant le Christ, Lui qui a dit : « Je suis la Voie, la Vérité, et la Vie » et « Je suis la Lumière du Monde ».

Et Simone Weil n'a-t-elle pas appliqué sans réserve la méthode de connaissance proposée par l'Évangile et que Sédar a définie ainsi :

« Si nous savons partager avec nos frères tout ce que nous possédons ; si nous savons nous en tenir au seul Verbe, le Christ ; si nous réalisons enfin, dans notre pensée, dans nos œuvres, dans nos sentiments, les principes éternels de la vie dont Jésus nous a montré l'application terrestre, nous vivrons dans la Lumière totalement : corps, esprit et âme ; et l'Esprit de Vérité nous conduira dans toute la Vérité. »

Jacques SARDIN.

Paru dans le *Bulletin des Amitiés Spirituelles* en 1954.